



Tous les jours, vers les six heures de l'après-midi, elle vient s'asseoir sur les marches de pierre qui conduisent en haut de la butte Montmartre. Elle porte un chapeau violet sans forme, froissé, agrémenté d'une rose blanche artificielle et, le plus souvent, un imperméable noir et des bottines. Son sac est un grand cabas mystérieux. Le vent, vif dans le corridor ascendant, échevèle les mèches grises serpentant sur son front. Meticuleusement, elle inspecte son barda sans prêter attention aux passants qui la frôlent, qui parfois risquent de la heurter quand l'ombre du grand tilleul devient dense sous l'éclat du soleil ou aux premières approches de la nuit. Pour qui l'observe assez longtemps, il ne fait aucun doute qu'elle mène sa petite vie d'une façon organisée et méthodique. Le hasard ne semble pas exister pour elle. Chaque chose à sa place, sortie ou remise en temps voulu dans un coin précis de son sac. Les secrets du monde pourraient se cacher dans cette caboche, personne ne les connaîtrait jamais, car elle n'est pas du genre à s'épancher. À peine si elle parle. À la rigueur, il lui arrive de faire la causette à de vieilles photos, de les dorloter, taquiner, engueuler – sans doute d'anciennes connaissances ou des parents disparus. Elle aime les objets, surtout dépareillés, ramassés ici et là, croc en fer, rouleau en bois, torsade



GEORGES PICARD

en cuivre, branche d'étoile, bouton doré, tout ça certainement inutile, bien que porteur de la même existence que n'importe quoi. La rumeur prétend qu'elle serait plus maligne que ne le laisse supposer son mode de vie. Si c'est le cas, on comprend mal à quoi peut lui servir sa malice. À nous berner, nous qui croyons tenir le bon bout des choses avec notre réconfortante certitude de savoir comment nous débrouiller en toutes circonstances ? Certains ont pensé à la faire interner, mais, dans l'ensemble, on préfère la respecter, car le risque que nous soyons ses dupes est vraiment minime.

Je l'ai nommée Winnie, Winnie lui va très bien. Cette femme m'intrigue comme m'intriguent la plupart des gens. Je leur prête souvent des mystères qu'ils n'ont pas, mais cette transfiguration ne leur porte pas préjudice ; leur indifférence est leur meilleure garantie contre mes débordements imaginaires. Que peut-on attendre d'autrui qui ne soit pas, dans une certaine mesure, une projection de nous-même ? Les autres ne sont jamais entièrement autres, c'est ce qui les rend à la fois attachants et hostiles. Par exemple, cette femme au cabas que je nomme Winnie n'est peut-être qu'une « bonne femme » comme on en croise souvent dans la rue en les remarquant à peine, veuves solitaires, inoffensives, souvent maniaques, voire légèrement dérangées. Pour la plupart des passants, elles ne sont que des éléments du paysage urbain, des personnes insignifiantes, bien éloignées du monde hanté des légendes et des mythologies. Il faut manifester une curiosité particulière pour leur prêter attention. Cela me va bien,



j'ai toujours eu une attirance pour les êtres et les lieux délaissés dont l'existence marque une frontière avec ce que la majorité des individus ne sait plus voir. La pulpe du réel, ce n'est pas la piètre écorce de nos visions conditionnées et simplificatrices. Le réel est bien au-delà de nos prétentions.

Je me crois naïvement poète, bien que n'ayant jamais rien écrit. Cette illusion est un refuge, une façon de me protéger contre un affaissement de la réalité autour de moi. Poète si l'on veut, mais aussi insomniaque, ce qui me donne le droit de refuser les lois ordinaires qui règlent la vie des gens. Je vis d'expédients, d'émotions éphémères, ancré dans la certitude que le monde vaut mieux que ce qu'il nous donne à voir. Ma grande naïveté est ma grande force avec son pouvoir de tout réduire à ce que je nomme des pensées rebelles, celles qui maintiennent la tête hors de l'eau quand la réalité pesante cherche à nous entraîner vers le fond. Mes insomnies ouvrent des brèches par lesquelles j'aperçois des paysages inconnus aux forcenés de la lucidité. Peut-être est-ce aussi une façon particulière d'être lucide comme les insomniaques peuvent l'être, presque à leur insu.

Je partage ce sentiment avec Dora. Dora habite à côté de chez moi. Elle vient souvent me rendre visite par amitié. C'est une frêle femme d'une trentaine d'années. Nous partageons une même incapacité à mener nos vies de façon éveillée et volontaire. Elle laisse tomber ses longs cheveux noirs sur ses épaules sans prendre la peine de les remonter en chignon. Cela lui donne un air sauvage en harmonie avec ses yeux d'un noir brillant dans lesquels je me flatte de lire plus

qu'il y paraît. Nous nous comprenons sans mots ou presque. Nous faisons confiance à nos impulsions.

J'ai parlé à Dora de Winnie. Elle la connaît, elle a même été invitée chez elle. Elle loge dans un deux-pièces, pas loin d'ici, à Montmartre, en compagnie d'un petit homme qui essaie de gagner sa vie en tant que clown professionnel. Dora se souvient des heures passées avec le couple et deux de leurs amis. Ce soir-là, ils avaient beaucoup bu, beaucoup ri devant les numéros comiques de Boudou, mais ils ont aussi pleuré sur la méchanceté des hommes. Boudou portait encore les marques d'une agression, un soir qu'il revenait d'une séance de spiritisme chez un particulier. Bien qu'il soit habitué à se faire tabasser pour rien, souvent par des types qu'il ne connaît pas, le compagnon de Winnie ne se remet pas de la brutalité humaine. Il n'a que son rire à y opposer. Plus il rit, plus les autres tapent. L'idée de déposer plainte ne lui est jamais venue.

J'aimerais les connaître. Boudou me semble représenter le genre d'homme qui a dépassé un certain degré de conscience pour atteindre son nirvana. Il n'a besoin de personne, peut-être même pas de Winnie. Il doit mépriser la compassion, considérant que le monde lui est redevable de ce qu'il n'a pas su spontanément lui offrir.

Les types qui acceptent de se faire tabasser ont ma pitié. Pour eux, ce n'est pas seulement du masochisme, c'est tout autre chose, peut-être quelque chose de christique. Dora me promet que, oui, nous irons leur rendre visite quand le moment sera propice. Et comment le savoir ? Le hasard décidera, dit-elle. Le hasard me va bien, il nous libère de trop penser.



LES GENS DE DERRIÈRE LE RIDEAU

Trop penser pourrait devenir un martyr. En prenant mon café le matin, je me demande si nous sommes vraiment dignes de notre néant. Nous n'osons pas le regarder en face, ni sous sa forme individuelle, ni dans son triomphe universel. Dans cinq milliards d'années, le soleil s'effondrera faute de carburant. Mais bien avant, l'espèce humaine aura été détruite, probablement par elle-même. La Terre devra se débrouiller seule, sans consciences pour s'interroger sur la finalité de ce magnifique bordel organisé qu'est la Création. J'y pense devant mon petit-déjeuner ; j'y pense la nuit pendant mes insomnies ; je mobilise cette pensée pour surmonter mes déceptions. L'intuition du Néant m'aide aussi à rire de mes peurs et à relativiser ce qui m'arrive de meilleur. Sa fatalité ne m'empêche pas de vivre, au contraire. Elle donne à ma vie un petit air épique. Elle épice mon existence d'humour et même de bonne humeur en me faisant toucher du doigt l'absurdité des pensées tristes et des douleurs inutiles.

Comme moi, Dora est consciente de la place de plus en plus grande qu'occupent les choses négligeables dans une vie. Tous ces gestes vains et ces paroles creuses... Je lui dis qu'il existe un équilibre nécessaire entre ce qui est inutile et ce qui compte. Selon elle, il est impossible de les distinguer à cause de l'emprise des émotions sur nos jugements : « Il faudrait du recul, beaucoup de recul pour hiérarchiser les choses selon leur vraie valeur. Au fond, nous ne savons pas ce qui compte vraiment. » C'est vrai, et même mes paresseuses et mes vacuités, ou le temps que je perds à brasser des idées incertaines, ne sont pas négligeables.

Winnie et Boudou sont les gens les plus « inutiles » qui soient. Sur l'échelle sociale, ils sont imperceptibles. Mais pour moi qui ne les connais pas, sans doute aussi pour Dora qui les connaît à peine, ils prennent une importance inattendue. Ils ne ressemblent pas aux autres tant ils ressemblent à eux-mêmes. Leur façon de vivre est l'émanation de deux âmes immunisées contre la vanité et le désir de possession. Ils ne s'en doutent peut-être pas, ignorant une marginalité qui est leur routine.

J'ai rêvé d'eux la nuit dernière entre deux périodes d'insomnie. Nous étions allés voir le numéro de clown de Boudou. Au centre de la piste, Boudou, vêtu de satin blanc, ne parlait pas, mais il gesticulait, s'étirait les membres, se déformait la bouche avec les doigts, se pinçait le nez, s'écartelait les paupières à se les arracher. Puis il se plantait les doigts dans les yeux et ouvrait une énorme bouche sans dents. Il s'enfonçait les doigts jusqu'à pleurer du sang, jusqu'à faire jaillir de ses orbites deux longs serpentins de papier rouge. Des larmes factices ruisselaient sur son visage de plâtre. Quelqu'un ne put s'empêcher de dire que, décidément, il en faisait trop. Après le spectacle, nous sommes allés le rejoindre dans sa loge. Sans son maquillage, il ressemblait à n'importe qui. La vérité, me dis-je, c'est que, malgré son admirable strabisme, il ne voit pas mieux que nous ce qu'il y a à voir. Il pourra encore manifester en public sa douleur d'être aussi aveugle que l'humanité ordinaire, ce numéro ne lui apportera pas la clairvoyance. Il faudra bien qu'il se résigne à se crever les yeux réellement s'il veut convaincre le public de sa sincérité.

Voilà les mots que je me disais dans mon rêve.

Assise sur mon divan dont les ressorts gémissent sous la moindre pression, Dora sourit. Mon rêve ne semble pas la surprendre, mais elle me demande ce que j'entends par sincérité. Ma parabole suggère que Boudou nous envoie un message, lui, le plus naïf des clowns !

– Et Winnie, demande-t-elle, elle était aussi dans ton rêve ?

– Elle était dans l'assistance, assise à l'indienne, son cabas sur les genoux. Je crois me souvenir qu'elle riait plus fort que nous tous.

– Nous tous ?

– Il y avait beaucoup de monde, mais je ne connaissais personne.

– Tu sais, dit Dora, Boudou louche très bien. Nous pourrions lui suggérer ton numéro de serpents sanglants. J'imagine déjà les longs filaments de papier rouge jaillir de ses yeux... Avec toute la douleur et la dérision qu'il porte en lui, l'effet ne manquerait pas. Il risquerait seulement d'être lynché par le public venu rigoler en famille. Il faudrait réserver ce numéro pour des séances privées.

J'aimerais savoir comment elle a connu Winnie et Boudou, pourquoi ils l'ont invitée chez eux. Elle me raconte l'histoire la plus banale : elle a aidé Winnie à porter son cabas jusque chez elle, Winnie l'a invitée à entrer et lui a présenté son compagnon. Tous les trois se sont assis par terre sur un tapis de yoga posé sur le sol d'une pièce encombrée d'objets hétéroclites, apparemment des accessoires de théâtre. Boudou avait le visage enflé et des cernes sous les yeux. Il a sorti un billet de cinquante euros de la poche ventrale de sa

salopette et l'a donné à Winnie qui s'est empressée de le faire disparaître dans son sac. Pendant plusieurs minutes, ils sont restés silencieux. Winnie hochait la tête sans rien dire en caressant le bras de Dora. Boudou se mit à rire, rire étrange mêlé de larmes. Avec ses joues rouges, son nez tordu et ses yeux pochés, il était l'image de la détresse. Pourtant, il ne m'inspirait aucune pitié, précise Dora, j'avais plutôt l'impression qu'il était content de son sort. Lui seul parlait, il avait une voix légèrement chevrotante comme s'il était ému. Je n'ai pas retenu ce qu'il disait, c'était plutôt incohérent. Winnie ne le regardait pas, elle fouillait dans son cabas à la recherche de je ne sais quoi. Je me sentais bien, ajoute Dora, malgré l'incongruité de la situation. Boudou s'est tu ; bientôt il a fermé les yeux comme s'il dormait. Winnie est restée silencieuse, elle continuait à fouiller dans son sac, ayant sans doute oublié la présence de son invitée.

Quelques minutes plus tard, raconte Dora, Jack et Jean sont entrés. Jack est un grand maigre timide et compassé, habillé d'un uniforme bleu sombre avec des galons jaune et orange à l'épaule et sur la poitrine, on dirait un déguisement. Jean est plus petit, athlétique, rougeaud, ce qu'on appelait dans le temps un joyeux drille. Ils se sont assis par terre face à nous ; tous les cinq nous avons l'air d'Indiens prêts à fumer le calumet, dit Dora. Boudou et Jean ont commencé un numéro comique qu'ils devaient avoir rodé à maintes reprises. Jack les observait d'un air triste, accablé par le pauvre visage tuméfié de Boudou. Winnie s'est soudain mise à chanter, air monotone, paroles incompréhensibles. Le soir est tombé sans que

nous nous en apercevions. Dans l'obscurité, nous étions des fantômes. Ils ne m'ont pas interrogée, ma présence leur semblait aller de soi. Ce sont des gens d'un autre monde, des gens de derrière le rideau, conclut Dora.

Dora m'en a raconté assez pour éveiller ma curiosité et donner de l'allant à mon imagination. Winnie et ses compagnons troublent ma pensée. Quel fil tendre entre ces égarés de l'existence et la vie que mène la majorité d'entre nous ? Boudou est un clown assumé ; nous sommes pour la plupart des pantins qui cachent leur faux nez derrière des apparences acceptables. Souvent, en me regardant dans une glace, je crois apercevoir au fond de mes yeux une lueur ironique dont le sens précis m'échappe, peut-être une sorte d'avertissement à ne pas me prendre au sérieux. Se prendre au sérieux est pourtant utile dans un monde toujours à deux doigts de nous échapper. Il faut s'accrocher à des faux-semblants, puisqu'il ne nous reste que la volonté de survivre en donnant un sens plus ou moins arbitraire à ce que nous faisons. Dora est sceptique, elle pense que nous ne choisissons pas ce qui nous guide puisque nous ne choisissons pas ce que nous sommes. C'est une affaire de vitalité personnelle, dit-elle. Possible. Mais à quelle aune mesurer la vitalité ?

Dora fait un geste vague :

– Un jour, nous irons rendre tous les deux visite à Winnie et à Boudou.

– Elle ne s'appelle pas réellement Winnie. S'appelle-t-il vraiment Boudou ?

– C'est son nom de clown, j'imagine. Ça ira pour le moment.